

Ali, Au-Delà du Ring

SEB LE RÊVEUR



ÉDITION
FUSIANIMA

Ali, Au-Delà du Ring

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Éveil du Phénix : Louisville, Cœur et Poings	4
Chapitre 2 : Les Flammes de la Destinée : Naissance de Muhammad Ali	14

Chapitre 1

L'Éveil du Phénix : Louisville, Cœur et Poings

Le biographe s'installe, son carnet à la main, son regard empreint d'une curiosité respectueuse, et m'interroge sur les aurores de mon existence. Il veut remonter le fleuve du temps, bien au-delà des éclairs de flashes et des rugissements de la foule, vers ce garçon nommé Cassius Marcellus Clay Jr., ce jeune homme encore insoupçonné de la légende qu'il deviendrait. Et moi, Muhammad Ali, l'homme aux mille combats, je me replonge dans ces souvenirs, comme on rouvre un vieux grimoire dont les pages exhalent encore l'odeur de la poussière et du destin. C'est là, dans cette terre du Kentucky, que le fleuve de ma vie a pris sa source, un murmure avant le déluge.

Louisville. Le nom seul évoque en moi une mélodie douce-amère, une litanie d'ombres et de lumières. Une ville du Sud, oui, avec ses charmes endormis – la grâce des parcs ombragés, le galop furieux des pur-sang qui dansaient sur l'herbe sacrée du Derby, promesse d'une grandeur fugace. Mais Louisville, c'était aussi une ville criblée de cicatrices invisibles, des lignes de démarcation tracées non par la pierre ou le fer, mais par la couleur de la peau. Des frontières intangibles qui dictaient où l'on pouvait s'asseoir, où l'on pouvait boire, où l'on pouvait rêver. Ces lignes, mon ami, elles ne se voyaient pas toujours, mais on les sentait. Elles s'insinuaient sous la peau, mordaient l'âme, et gravait en toi une faim tenace, une rage froide de briser ces chaînes invisibles, de prouver, au-delà de toute contestation, sa valeur intrinsèque. Elles forgeaient une volonté de fer dans le creuset de l'humiliation quotidienne.

Mon père, Cassius Marcellus Clay Senior, était un artiste. Pas un artiste des musées ou des galeries feutrées, non. Ses toiles étaient les panneaux d'affichage des commerces, les enseignes des échoppes de quartier. Il peignait des lettres, des images,

avec un don inné pour le flamboyant, le dramatique, l'accroche-regard. Il avait une âme vibrante, un esprit vif, et cette touche de grandiloquence, cette assurance facétieuse, que, je l'avoue, j'ai héritée. Il se battait pour nous, avec ses pinceaux comme des épées et ses couleurs comme des armures, tentant d'arracher à un monde souvent indifférent une vie meilleure pour ses fils, un héritage plus lumineux que le sien.

Et puis, il y avait ma mère, Odessa. Ah, ma mère... Son nom seul est un baume pour mon âme. Elle était la douceur même, une force tranquille qui s'ancrait au cœur de notre foyer. Un roc inébranlable contre les tempêtes du monde extérieur, une source intarissable d'amour et de patience. C'était elle qui insufflait en nous, mon frère Rudy et moi, les vertus de la bonté, de la résilience, et surtout, de la foi. Elle travaillait sans relâche, ses mains usées tissant le fil de notre quotidien, veillant sur nos âmes, nous donnant cet amour maternel, sans lequel aucun homme ne peut s'élever. C'est d'elle que j'ai reçu cette conviction inébranlable, cette flamme de l'espoir qui brûle même dans les ténèbres les plus denses, me disant qu'il y a toujours, toujours, une lumière à suivre, un chemin à forger.

Nous n'étions pas riches, loin s'en faut. Je me souviens des maisons modestes, des repas simples où chaque bouchée était savourée, mais où l'amour était toujours le plat principal, abondant et réconfortant. Et puis, il y eut ce jour. J'avais douze ans, l'âge où le monde commence à s'élargir, où les rêves prennent forme. Mon vélo, un cadeau précieux, symbole de liberté et d'aventures naissantes, m'a été volé. Une brûlure. Une humiliation féroce qui s'est transformée en une rage incontrôlable. J'étais enragé, hors de moi, prêt à défier le monde entier pour ce morceau de fer et de chrome. C'est en allant porter ma fureur à un policier, un homme nommé Joe Martin, que mon destin s'est révélé. Il m'a dit, avec une patience qui m'a surpris : « Si tu veux te battre, mon garçon, tu ferais mieux d'apprendre. » Ces mots. Un oracle tombé du ciel. Et c'est là, dans la fureur juvénile d'un garçon dépossédé, que le chemin du plus grand de tous les temps a commencé à se dessiner, dans la poussière d'une salle de gym de Louisville. C'est là que le papillon a commencé à sentir frémir ses ailes, bien avant de

savoir piquer avec la fureur de l'abeille.

Les années s'écoulèrent, portées par cette révélation. Entre quatorze et dix-huit ans, mon être était un creuset incandescent, une forge où se modelait l'acier de ma détermination. C'était une période de faim inextinguible, une faim que seule l'âme connaît lorsqu'elle se sait destinée à plus grand. J'étais un gamin qui grandissait, qui se métamorphosait. Mes bras s'allongeaient, devenant des fouets d'une puissance insoupçonnée ; mes jambes se muaient en ressorts vifs, agiles, capables de danser sur le ring comme une plume sur le vent. Mon corps tout entier était en passe de devenir une machine, une symphonie de muscles et de nerfs, conçue pour frapper, esquiver, et virevolter.

Comment j'étais ? J'étais une intensité incarnée. Mon temple n'était pas l'école ou le foyer, mais la salle de gym. Chaque aube me trouvait debout, bien avant que le premier rayon de soleil n'ose effleurer les toits de Louisville. Mes poumons brûlaient déjà l'air froid de l'aube, mais mon esprit, lui, était déjà dans le carré sacré, visualisant l'or, sentant la victoire. Tandis que les autres garçons de mon âge s'éveillaient aux charmes des jeunes filles et aux fêtes insouciantes, moi, j'étais possédé par l'obsession du jab, du crochet, de la chorégraphie mortelle de mes pieds. Je savais avec une clarté brutale ce que je voulais, et je savais, avec une certitude encore plus grande, que personne ne me le donnerait sur un plateau d'argent. Je devais aller le prendre, l'arracher à un monde réticent.

Une énergie folle, une puissance brute bouillonnait en moi, prête à exploser. Mais cette énergie était tempérée par une frustration poignante. Je voyais la ségrégation, ces injustices criantes qui me rappelaient ma place assignée, la couleur de ma peau comme une marque indélébile qui me condamnait à une case prédéfinie. Et cette constatation amère nourrissait en moi une rage froide, une colère contenue que je transformais en une discipline de fer, en chaque coup de poing porté avec une intention renouvelée. C'était ma manière de répondre à l'injustice, non par la lamentation, mais par la perfection.

Ma motivation, mon ami, était une hydre à trois têtes, chacune nourrie d'une faim essentielle.

Premièrement, il y avait le désir insatiable de la ****grandeur****. Non pas juste être bon, pas même le meilleur de Louisville. Mais être ***le meilleur***. Point final. Le plus grand de tous les temps. Je me le répétais chaque jour, devant mon miroir comme un prêtre devant son autel, dans mon lit comme une prière nocturne, en frappant le sac comme une déclaration solennelle. Je voulais que mon nom résonne aux quatre coins du globe, que le monde entier se souvienne de l'homme qui avait osé défier les limites de l'humain.

Deuxièmement, il y avait le spectre lancinant de la ****pauvreté****. Je voyais mes parents trimer, se battre pour chaque sou, leurs corps usés par l'effort. Je ne voulais pas de cela pour eux, et encore moins pour moi. La boxe n'était pas seulement un sport ; c'était ma porte de sortie, mon billet pour une vie meilleure, la promesse d'une maison plus grande, le serment que ma mère n'aurait plus jamais à se soucier du lendemain. C'était la clé pour subvenir aux besoins de ma famille, pour leur offrir la dignité qu'ils méritaient.

Et troisièmement, il y avait la ****vengeance****... ou, plus précisément, la ****réaffirmation de ma valeur****. Ce vélo volé, cette humiliation d'enfant, jamais elle ne m'a quitté. C'était une étincelle infime qui s'est muée en un brasier ardent. Je m'étais juré : « Personne ne me volera plus jamais rien. Personne ne me dominera. Je serai si fort, si rapide, si intouchable, que personne n'osera même tenter. » Cette rage primale, je l'ai canalisée, je l'ai transformée en une force dévastatrice sur le ring. Chaque coup de poing était une proclamation silencieuse, puis sonore : « Je suis là. Et je suis le plus grand. »

Alors oui, entre quatorze et dix-huit ans, j'étais un mélange bouillonnant d'arrogance et de doute, de foi inébranlable et de fureur sacrée. J'étais un artiste en devenir, mais

mon pinceau était mon poing, et ma toile, le visage de mon adversaire. J'étais Cassius Clay, et je me préparais, coup après coup, kilomètre après kilomètre, à devenir Muhammad Ali. Le monde ne le savait pas encore, mais la machine était déjà en marche, irrésistible.

On me questionne sur les batailles de cette époque. Se battre ? Ah, mon ami, la question n'est pas de savoir si je me battais, mais **comment** je me battais. Vous pensez aux bagarres de rue, aux échauffourées d'adolescents, aux poings perdus dans la fureur sans but ? Non, pas Cassius Clay. Pas lorsque j'avais déjà posé les mains sur quelque chose de bien plus grand, de bien plus pur, de bien plus... **efficace**. Quand j'avais entre quatorze et dix-huit ans, ma rage, mon feu intérieur, mes poings, tout cela était déjà canalisé, maîtrisé, dirigé. La salle de gym, c'était mon champ de bataille sacré, mon arène. Le ring, ma scène où le drame de ma destinée se jouait. Pourquoi gaspiller mes coups, mon énergie précieuse, mon talent naissant, dans des échauffourées sans gloire sur le trottoir ? Je ne construisais pas une réputation de voyou ; je bâtissais une légende. Chaque coup de poing asséné au sac, chaque esquive répétée des centaines de fois jusqu'à l'épuisement, c'était une bataille. Une bataille contre mes propres limites, contre la fatigue qui ronge, contre la tentation de fléchir.

Mais des batailles, j'en menais, oui, et avec une férocité déjà légendaire. Des batailles verbales, sans l'ombre d'un doute ! Ma langue était déjà aussi rapide, aussi affûtée que mes poings. Je défiais les autres gamins, je les provoquais, je me vantais avec une assurance qui déconcertait et amusait. Je savais déjà, instinctivement, que le spectacle était partie intégrante du jeu, que la guerre psychologique pouvait briser un adversaire bien avant même le tintement du premier round. Je les mettais au défi avec mes mots, je les faisais douter de leur propre ombre. C'était un entraînement, un galop d'essai pour ces conférences de presse futures où je briserais l'esprit de mes opposants avec des rimes acérées et des prophéties auto-réalisatrices.

Et puis, il y avait les batailles silencieuses, celles qui se livraient au plus profond de mon être. Les batailles contre l'injustice que je voyais partout autour de moi, chaque

jour. Les regards méprisants, les portes qui se fermaient, les mots non-dits mais ressentis avec une acuité déchirante. Cela, c'était une lutte constante dans mon cœur, une douleur sourde qui se muait en une force inépuisable. Elle me donnait la puissance de frapper plus fort, de courir plus vite, de vouloir être si grand, si irréfutable, que personne ne pourrait m'ignorer, ni me rabaisser. Non, je n'étais pas un bagarreur de rue. J'étais un artiste en pleine création, un guerrier en pleine formation, un phénix préparant son envol. Mes combats, même à cet âge tendre, étaient déjà plus vastes que de simples coups de poing. Ils étaient pour la gloire, pour la justice, pour ma propre place au sommet du monde. La rue, c'était pour les amateurs. Moi, je me préparais pour le grand spectacle, le théâtre grandiose de ma vie.

Ma discipline du matin... Ah, c'était le fil d'Ariane, le secret de ma vitesse, de mon endurance, de ma volonté de fer. Pendant que le monde dormait d'un sommeil doux et inconscient, moi, je sculptais mon destin, coup après coup, foulée après foulée. Le réveil ? Il n'avait pas besoin de sonner sa mélodie stridente. Mon corps avait sa propre horloge interne, une horloge réglée par l'ambition. Souvent, c'était bien avant l'aube, quand le ciel était encore un manteau d'encre profonde constellé d'étoiles indifférentes, et que la lune, complice silencieuse, veillait sur mes premiers efforts. Le froid mordait, surtout l'hiver à Louisville, cinglant mes joues, mais il était mon allié. Il me rappelait que la vie n'était pas un lit de plumes, qu'elle exigeait un sacrifice.

Je me levais sans un bruit, fantôme silencieux pour ne pas troubler le repos de ma mère ou de mon frère. Une gorgée d'eau fraîche, et hop, dans mes survêtements les plus simples, mes chaussures lacées serrées. Puis, la porte s'ouvrait sur les rues silencieuses de ma ville endormie, où seuls résonnaient le battement de mon cœur et le son de mes pas. Et là, ça commençait. La course. Pas une promenade de santé, non. C'était une chasse, une quête ardente. Je chassais la gloire, je chassais la victoire, je chassais mon propre fantôme. Mes pieds battaient le pavé, kilomètre après kilomètre, chaque foulée une promesse, un serment. Mes poumons brûlaient d'un feu doux, mes jambes devenaient des pistons infatigables, martelant le sol avec une détermination

farouche. Je courais avec des mots martelés dans ma tête : « Je suis le plus rapide. Je suis le plus fort. Personne ne me rattrapera. Personne ne me dépassera. » C'était un mantra, une incantation.

Je traversais les parcs encore endormis, je longuais les trottoirs déserts, parfois j'affrontais des collines escarpées pour tester la résilience de mon corps. Je visualisais, je voyais mes adversaires, leurs visages se tordant d'effort, s'essoufflant, tandis que moi, je continuais, frais et dispos, invincible. Je sentais déjà le poids glorieux de la ceinture de champion sur mes hanches, l'éclat aveuglant des flashes des photographes. Chaque goutte de sueur était une prière, une offrande brûlante à mon futur. Après la course, venaient les étirements, une danse de la souplesse. Puis, souvent, sans un instant de répit, je me dirigeais vers la salle de gym. La salle était encore vide, imprégnée de cette odeur si particulière de cuir, de sueur passée, et de liniment. C'était mon sanctuaire, mon temple personnel.

Là, c'était l'heure sacrée du **shadow boxing**. Devant le miroir, mon unique spectateur, je dansais. Mes mains volaient, dessinant des arabesques mortelles dans l'air, esquivant des coups invisibles, lançant des jabs et des crochets dans le vide avec une précision chirurgicale. Je voyais le papillon, je voyais l'abeille. Je me voyais perfectionner ma danse, ma chorégraphie mortelle, rendue fluide, gracieuse, déjà pleine de cette confiance qui allait rendre fous mes adversaires. Le sac de frappe venait ensuite, un adversaire silencieux et infatigable. Des milliers de coups. Gauche, droite, uppercut. Je frappais avec la force de ma rage contenue, la précision de mon ambition dévorante. Chaque impact était un message martelé, une déclaration sans équivoque : « Je suis là. Et je suis le plus grand. » Cette discipline, cette solitude matinale, c'était ma fondation inébranlable. C'était là que je construisais non seulement mon corps, mais aussi mon esprit, mon âme de guerrier. C'était là que Cassius Clay se forgeait, coup après coup, kilomètre après kilomètre, pour devenir celui que le monde allait appeler Muhammad Ali. C'était mon serment quotidien à la grandeur, écrit à l'encre de sueur et de volonté.

Ma croyance, mes amis, mes petites amies à cette époque... C'était un mélange bouillonnant, tout comme moi-même. Ma ****croyance**** ? Elle prenait racine dans les enseignements de ma mère. Elle m'avait élevé dans la foi Baptiste. J'allais à l'église, j'écoutais les sermons emplis de promesses célestes. J'avais cette graine de spiritualité en moi, cette certitude qu'il y avait quelque chose de plus grand, un plan divin qui s'étendait bien au-delà de ma petite personne. Mais à cet âge, ma foi était aussi... en moi-même. En ma destinée. Je croyais en mes poings, en mes jambes, en ma voix tonitruante. Je croyais que Dieu m'avait octroyé un don exceptionnel, et qu'il m'incombait de le faire briller pour le monde entier. Je priais pour la force, pour la victoire, mais aussi pour que le monde reconnaisse la singularité de mon chemin. Je sentais déjà que j'étais spécial, choisi pour quelque chose de grandiose. Ce n'était pas encore l'Islam, non, pas encore, mais c'était la fondation, la conviction profonde que rien n'arrive sans raison, et que j'étais destiné à trôner au sommet.

Mes ****amis**** ? Le meilleur d'entre eux, le plus fidèle, le plus honnête, était la salle de gym. Le sac de frappe ne trahit jamais. La corde à sauter ne ment jamais. Le miroir vous renvoie toujours la vérité crue. J'avais des camarades, bien sûr, d'autres jeunes boxeurs. On s'entraînait côte à côte, on se poussait mutuellement au-delà de nos limites, on se défiait en silence ou à voix haute. On partageait les douleurs lancinantes de l'entraînement, les rêves vertigineux de gloire. Des gars comme Jimmy Ellis, et bien sûr, mon frère Rudy, toujours là, dans mon sillage. Il y avait une camaraderie, oui, mais sous-tendue par une compétition silencieuse, une émulation constante. Chacun voulait être le meilleur, et moi, je voulais l'être plus que tous. Je parlais beaucoup, je me vantais, je prédisais mes victoires même dans les plus petits tournois. Certains aimaient ça, d'autres non, mais tous, sans exception, respectaient mon travail acharné. Ma véritable relation, la plus intime, la plus profonde, était avec l'entraînement, la quête incessante de la perfection.

Et les ****petites amies**** ? Ah, les filles ! J'étais jeune, charismatique, et déjà auréolé de cette étincelle singulière dans les yeux, cette assurance qui faisait tourner les têtes. Les filles, elles aimaient le jeune Cassius Clay. Elles aimaient le gamin qui parlait

fort, qui riait à pleine gorge, qui possédait déjà cette aura de star en devenir. J'avais des rendez-vous, oui. J'aimais les faire rire, les impressionner, me pavaner un peu. Mais tu sais quoi ? Mon cœur, ma vraie passion, la flamme qui me dévorait, elle résidait dans le ring. Elles pouvaient être jolies, amusantes, divertissantes, mais aucune d'entre elles ne pouvait me donner ce que je convoitais le plus au monde : la ceinture de champion. Elles étaient un divertissement passager, un petit extra dans le grand livre de ma vie, mais jamais la priorité absolue. Quand je rentrais de mon entraînement matinal, ruisselant de sueur, l'esprit encore empli des combats à venir, l'idée d'une petite amie était bien loin derrière mes rêves de gloire. J'avais mes charmes, c'est certain, mais j'avais aussi une mission sacrée. Et cette mission, elle était bien plus exaltante que n'importe quelle romance d'adolescent, si éphémère.

Mon amour de jeunesse ? Le biographe insiste, cherchant peut-être une idylle cachée, une douce demoiselle aux yeux brillants, avec qui j'aurais tenu la main sous la lune de Louisville. Non. Mon amour de jeunesse, le seul, le vrai, celui qui me rendait fou de désir et d'ardeur, qui me faisait vibrer jusqu'à la moelle, qui me consumait entièrement... c'était la ****boxe****. Oui, la boxe. Elle était ma maîtresse exigeante, ma muse inspiratrice, ma rivale redoutable et ma raison d'être la plus profonde. Elle me prenait tout mon temps, toute mon énergie, chaque fibre de mon être. Je rêvais d'elle la nuit, je la chassais le jour, avec une ferveur que rien d'autre n'égalait. Elle me promettait la gloire, la richesse, le respect infini. Et moi, en retour, je lui promettais tout mon cœur, toute ma sueur, toute ma rage, toute ma vie.

Je me souviens encore des odeurs entêtantes de la salle de gym – le cuir vieilli des gants, l'âcre sueur, le parfum médicinal du liniment. C'était l'essence même de mon amour, son effluve enivrant. Les cordes tendues du ring, c'étaient les bras qui m'enlaçaient, qui me retenaient et me protégeaient. Le sac de frappe, c'était le cœur du monde que je voulais conquérir, le réceptacle de mes coups, de mes espoirs, de mes ambitions. Les filles ? Ah, elles étaient jolies, oui, et elles me faisaient sourire, me distrayaient un instant de mon labeur acharné. Mais aucune d'entre elles ne pouvait m'offrir le frisson électrique que je ressentais en enchaînant un jab parfait, en

esquivant un coup que je voyais venir avant même qu'il ne parte, comme un danseur devinant le pas de son partenaire. Aucune d'entre elles ne pouvait me promettre la ceinture de champion du monde, le Graal de mon existence. Alors oui, j'ai eu des flirts, des regards échangés, peut-être quelques baisers volés sous la lumière tamisée. Mais l'amour, le grand amour, celui qui vous tire du lit avant l'aube glacée, celui qui vous fait courir jusqu'à ce que vos poumons brûlent comme des charbons ardents, celui qui vous pousse à vous battre encore et encore, à repousser les limites de votre propre humanité... non, ça, c'était pour le ring. C'était mon premier amour, mon unique dévotion, et je savais déjà que ce serait un amour qui durerait toute une vie. Un amour qui allait, inéluctablement, changer le monde.

Chapitre 2

Les Flammes de la Destinée : Naissance de Muhammad Ali

Le chapitre premier s'était refermé sur les réminiscences de mon enfance à Louisville, sur la graine d'un rêve plantée au cœur d'un garçon. Mais ce que le monde allait bientôt découvrir n'était pas seulement un rêve, c'était une certitude, une force primale qui allait embraser les cieux. Je le sentais déjà, à l'aube de mes dix-huit ans, alors que le monde, vaste et indifférent, attendait encore de connaître son roi. Ces années-là, entre la fleur de mes dix-huit printemps et le seuil de mes vingt ans, furent celles d'une faim insatiable, une faim qui ne se nourrissait pas de pain, mais d'échos et de légendes, d'une soif inextinguible de gloire et de reconnaissance qui vrillait mes entrailles avec la force d'un cyclone naissant.

Chaque aube, bien avant que le premier rayon d'or ne vienne déchirer les voiles de la nuit sur les toits endormis de Louisville, mes pieds foulaient déjà l'asphalte froid. Mes poumons brûlaient d'une ardeur nouvelle, mais cette douleur n'était qu'un serment, un hymne silencieux à la puissance que je sentais monter en moi. Cette force, à la fois brute et d'une agilité féline, réclamait son heure, implorait l'explosion. J'étais Cassius Clay, un éclair de chair et de rage, et au plus profond de mes os, dans chaque fibre de mon être, je savais, d'une certitude irréfutable, que mon destin était tissé dans la trame de l'immortalité.

Le nom de Rome, lourd et antique, résonnait alors en moi comme un tambour de guerre, la promesse d'une bataille homérique. J'avais dix-huit ans, et l'Olympe m'appelait. Je n'étais là que pour l'or, rien d'autre ne pouvait fléchir ma volonté. Je me souviens de l'odeur âcre des vestiaires olympiques, un mélange indélébile de sueur salée, de liniment camphré et de la nervosité palpable qui étreignait mes rivaux. Mais moi, le doute ne m'effleurait pas. J'étais *prêt*, non pas d'une préparation

banale, mais d'une Readiness mystique. Chaque coup de poing porté à l'entraînement était une promesse murmurée aux dieux du ring, chaque esquive un présage, un murmure éloquent de ma grandeur à venir. Et quand l'arbitre, ce démiurge d'un instant, leva mon bras, la médaille d'or de Rome, froide et lourde, autour de mon cou, ce n'était pas un simple ornement. C'était la confirmation d'un oracle, la matérialisation d'une vision. Le monde entier allait bientôt apprendre qui j'étais. J'étais le plus grand. Et cette victoire, si éclatante fut-elle, n'était que le prélude, le premier accord d'une symphonie inachevée.

Le retour fut une euphorie, certes, mais aussi l'aube d'une quête nouvelle, plus profonde encore. L'or olympique n'était que le billet d'entrée, pas la destination finale. Je la portais partout, cette médaille, la brandissant comme un trophée, mais mon regard, lui, balayait déjà l'horizon, fixant l'étoile scintillante du titre mondial. À dix-neuf, puis vingt ans, je plongeai corps et âme dans le tourbillon du monde professionnel. Les enjeux y étaient différents, plus lourds, parfois plus sordides, tissés de compromis et de dures réalités, mais ma détermination, elle, demeurait d'une pureté immaculée. Je me battais, encore et encore, chaque adversaire étant un jalon dressé sur ma route ascensionnelle. Je les observais, je les défiais du regard, je les *nommais* avant même que le gong ne sonne, prédisant le round, la manière. Et invariablement, je tenais ma parole. Mon style... il était déjà là, cette danse aérienne, cette légèreté trompeuse. Je flottais comme un papillon, je piquais comme une abeille. Personne n'avait jamais vu ça, personne n'osait y croire. Mais j'étais là, insaisissable sur mes pieds, avec des mains rapides comme l'éclair et une langue encore plus prompte, une verve qui préluait aux coups.

Mes désirs, à cet âge d'éclosion, étaient d'une simplicité monumentale et d'une portée cosmique : devenir le champion du monde. Prouver ma supériorité, non seulement par la fureur de mes poings, mais par la finesse de mes mots, par l'acuité de mon esprit. Je voulais que mon nom résonne dans chaque foyer, que mon visage soit gravé dans la mémoire de tous les hommes. Je voulais être plus qu'un boxeur ; je voulais être un symbole, une voix, le reflet d'une fierté retrouvée. Ces années furent

mon éclosion. Le monde se préparait, sans le savoir, à accueillir son plus grand. Et moi, je me préparais à le lui montrer, avec une impatience brûlante.

À l'aube de mes vingt-et-un ans, le monde était déjà à mes pieds, bien qu'il refusât encore d'incliner la tête. Après Rome, l'or olympique brillait comme un fanal, mais l'amateur s'était éteint. Je fis mon entrée chez les professionnels tel un lion affamé, les crocs aiguisés, prêt à dévorer tout obstacle sur mon passage. Chaque combat était une déclaration fracassante, chaque adversaire une étape gravie. Tunney Hunsaker, Lamar Clark, Donnie Fleeman... des noms que le tourbillon de l'histoire a engloutis, mais qui demeurent gravés dans ma mémoire. Je les mis tous au tapis. Rapide. Précis. Inarrêtable. Les journalistes, ces scribes du quotidien, me regardaient avec un mélange de curiosité et de moquerie, raillant ma faconde, mes vers de mirliton, mes prédictions audacieuses. Ils m'affublaient de surnoms méprisants : le « Louisville Lip », la « Grande Gueule de Louisville ». Ils riaient. Mais dans le secret de mon cœur, je savais. Je savais que chaque mot était une flèche acérée, chaque rime une promesse solennelle. Et je tenais mes promesses.

Je me revois, jour après jour, sous le regard perçant d'Angelo Dundee, mon entraîneur, mon fidèle compagnon de route. Lui seul ne riait pas ; il voyait la flamme, la pureté de mon intention. Ensemble, nous affûtions mes mouvements, cette danse insaisissable sur le ring, ce jeu de jambes qui faisait de moi un fantôme pour mes adversaires. Je volais, je piquais, et personne, absolument personne, ne pouvait m'attraper. À vingt ans, mon palmarès comptait déjà plus d'une quinzaine de victoires, toutes par KO ou décision unanime. Mon bilan était limpide : zéro défaite. Le monde, à force d'entendre mon nom, commençait à le murmurer, non plus seulement comme celui de l'olympien, mais comme le présage d'un futur imminent. Une tension palpable montait. Je savais qu'un roi, un certain Sonny Liston, occupait le trône des poids lourds. Un monstre. Un homme que tout le monde craignait. Mais la peur ? Ce mot n'avait pas de prise sur moi, pas quand il s'agissait de fouler le sacré tapis vert du ring.

Mes désirs, à cet âge, étaient gravés dans le marbre avec l'encre de la destinée : devenir le champion du monde des poids lourds. Le plus grand de tous les temps. Pas juste *un* champion, mais le *seul*, l'incomparable. Je voulais que mon nom soit le synonyme d'invincibilité, d'élégance, d'intelligence. Je voulais prouver à tous ces détracteurs, à tous ces sceptiques, que j'étais non seulement le meilleur boxeur, mais aussi le plus intelligent, le plus beau, le plus charismatique. L'aube de mes vingt-et-un ans, c'était cela : l'odeur enivrante du cuir neuf des gants, le bruit sourd et répétitif des sacs de frappe, la lumière crue des projecteurs qui m'attendait, et la certitude absolue que mon heure approchait. Que le monde allait devoir s'incliner. Je ne me préparais pas seulement à un combat, je me préparais à changer l'histoire. Et je savais que j'allais le faire, avec une force que nul ne pourrait contenir.

Vingt-deux ans... Ah ! C'était l'année où le monde, dans un souffle coupé, a enfin ouvert les yeux, où il a appris mon nom, mon *vrai* nom. L'année 1964. Avant cela, il y avait Sonny Liston. Un monstre aux poings de granit, un roc inébranlable, le plus effrayant des poids lourds, le champion incontesté. Tous, ils disaient : « Il va te briser, Clay ! Il va te démolir ! » Les journalistes, les experts autoproclamés, même certains membres de ma propre équipe, tous tremblaient. Peur de ce colosse au regard de tueur, dont le casier judiciaire traînait comme une ombre menaçante. Mais moi ? Moi, je les regardais tous et je riais. Je riais parce que je savais. Je savais qu'il était fort, oui. Mais il était lent. Et il était vieux. Et il n'avait pas ma beauté, ni la vivacité de mon esprit, ni la fulgurance de ma vitesse.

J'ai passé des semaines à le provoquer, à allumer les mèches de sa colère avec mes mots. « Liston est un ours ! Il pue l'ours ! Il a l'air d'un ours ! » Je lui ai crié dessus à la pesée, j'ai fait le fou, le dément. C'était un jeu, ma stratégie machiavélique. Semer le doute, le faire sortir de ses gonds, le faire se sentir ridicule. Et cela a marché. Ils m'ont tous cru fou. Mais j'étais un génie. Le 25 février 1964, à Miami Beach. Le combat. Le monde entier retenait son souffle, attendant de voir Cassius Clay se faire anéantir. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Je volais comme un papillon, je piquais comme une abeille ! Liston, lui, ne pouvait pas me toucher. Ses

coups, lourds et lents, ne rencontraient que l'air vide. Moi, je dansais autour de lui, je le frappais, encore et encore. Au cinquième round, une traînée, une substance mystérieuse sur ses gants, peut-être, m'a aveuglé. J'ai crié, j'ai lutté, j'ai failli abandonner dans cette obscurité subite. Mais Angelo Dundee, mon fidèle Angelo, a nettoyé mes yeux, m'a ordonné de bouger, de ne pas laisser Liston me toucher. Et je l'ai fait, avec la rage du désespoir. Et puis, le septième round. Il ne s'est pas relevé. Il était assis sur son tabouret, vaincu, brisé. Le monde a retenu son souffle. Moi, j'ai bondi et j'ai hurlé au monde entier, ma voix portant l'écho de siècles d'oppression : « Mangez vos mots, les nuls ! Je suis le plus grand ! Je suis le champion du monde ! » Personne n'y croyait. Mais je l'avais fait. J'avais terrassé le monstre.

Ce n'était que le début d'une métamorphose encore plus profonde. Quelques jours après, la plus grande transformation de ma vie. J'ai annoncé au monde que j'étais membre de la Nation de l'Islam. J'ai déclaré que Cassius Clay était mon nom d'esclave, un nom qu'on m'avait imposé, sans âme, sans histoire. Et j'ai pris mon nouveau nom. Le Révérend Elijah Muhammad me l'a donné. Il m'a appelé... ****Muhammad Ali****. Ce nom. Il n'était pas seulement un nom. C'était ma vérité, ma liberté, ma foi retrouvée. C'était l'affirmation de qui j'étais vraiment, au-delà des cordes du ring, au-delà de la chair et du sang. À vingt-deux ans, j'étais devenu le champion du monde et j'étais devenu Muhammad Ali. Le plus grand de tous les temps, dans le corps et dans l'esprit. Cette année-là, je suis né une deuxième fois. Et le monde n'allait plus jamais être le même.

Vingt-trois ans... Ah, 1965 ! L'année où j'ai prouvé, sans l'ombre d'un doute, que ma première victoire sur Liston n'était pas le fruit du hasard. L'année où j'ai consolidé ma couronne et affermi, de manière irrévocable, mon identité. Après avoir conquis le titre et assumé mon nouveau nom, Muhammad Ali, le monde était encore sous le choc. Beaucoup, surtout les âmes réticentes, ne pouvaient admettre que ce jeune homme noir, insolent et converti à l'Islam, puisse régner en maître sur le panthéon des poids lourds. Ils cherchaient des excuses, des failles. Ils exigeaient une ***revanche***. Et je la leur ai donnée.

Le 25 mai 1965, à Lewiston, dans le Maine. L'air était froid, perçant, mais l'atmosphère, elle, était chargée d'une électricité frémissante. C'était le deuxième acte, Liston contre Ali. Le monde entier attendait de voir si le « fantôme » de Liston allait enfin se lever de sa défaite pour me dévorer. Mais c'était moi, le véritable fantôme, invisible, insaisissable. Le combat ? Un éclair ! Le premier round, une minute et quarante-quatre secondes à peine s'étaient écoulées. Les gens parlent encore du « coup fantôme ». Un coup si rapide, si précis, si puissant, qu'ils ne l'ont même pas vu. Un crochet droit, je crois. Liston s'est effondré. Boom ! Au tapis. L'arbitre, cet imbécile de Jersey Joe Walcott, était perdu, désespéré. Il ne savait plus quoi faire. Et moi, je me tenais au-dessus de Liston, hurlant, la voix chargée de l'écho des générations passées : « Lève-toi, sale clochard ! Personne ne croit en toi ! Lève-toi ! » Mais il ne s'est pas relevé. Il était fini. Le monde entier a vu. Le doute a été balayé, emporté par le vent de la victoire. Je n'étais pas seulement le champion ; j'étais le champion *indiscutable*.

Ce « coup fantôme »... Ah ! Ils l'appellent comme ça, n'est-ce pas ? Parce qu'ils n'ont pas *vu* ! Ce n'est pas ma faute si leurs yeux sont aussi lents que leurs esprits ! Ils ont douté, oui. Ils ont cherché des explications alambiquées, des complots insidieux, des illusions d'optique. Mais la vérité, elle, est simple et éclatante : j'étais trop rapide. Trop rapide pour Liston, trop rapide pour l'arbitre désorienté, trop rapide pour les caméras balbutiantes de l'époque, et certainement trop rapide pour les journalistes assis au bord du ring avec leurs lunettes sales et leurs jugements hâtifs. Ce mystère, tu dis ? Loin de nuire à ma victoire, il fut mon plus bel allié ! Comment peut-on battre un homme dont les coups sont invisibles ? Comment peut-on se préparer à affronter un fantôme qui danse et qui frappe l'air avant même que l'œil ne saisisse son mouvement ? Ça m'a donné une aura d'invincibilité qui dépassait même la réalité de mes poings. Soudain, je n'étais plus seulement un boxeur exceptionnel ; j'étais devenu un phénomène, une énigme que personne ne pouvait résoudre. Mes futurs adversaires ? Qu'est-ce qu'ils ont bien pu penser en voyant cela ? Ils ont dû se dire, le cœur serré par la peur : « Comment vais-je frapper ce type s'il est capable de

mettre KO le terrible Liston sans qu'on voie le coup ? » Ça a planté une graine de doute, une graine de peur paralysante, dans leurs cœurs bien avant qu'ils ne montent sur le ring. La moitié du combat était gagnée avant même le premier coup de gong, juste par la légende que j'avais créée de ma propre lumière. Non, le « coup fantôme » n'a pas affaibli ma victoire. Il l'a gravée dans le marbre de l'histoire, la rendant encore plus grande, plus mystérieuse, plus... Ali. C'était juste la preuve que j'étais au-delà de leur compréhension. J'étais le plus grand. Et parfois, le plus grand est si bon qu'il défie même ce que l'œil humain peut percevoir. C'est ça, la magie d'Ali !

Après Liston, il y eut Floyd Patterson. Ah, Patterson... Un bon boxeur, un champion respectable en son temps. Mais il avait commis l'erreur impardonnable de m'appeler Cassius Clay. Il avait refusé mon nom, mon identité, cette vérité que j'avais arrachée aux ténèbres. Il avait proclamé qu'il ramènerait le titre à « l'Amérique », sous-entendant, avec une arrogance insupportable, que moi, en tant que Muhammad Ali, membre de la Nation de l'Islam, j'étais en quelque sorte moins « Américain », moins digne. Ça, ça ne passe pas. Je ne me bats pas seulement avec mes poings ; je me bats pour ma dignité, pour mon peuple, pour ma foi. Alors, quand j'ai affronté Patterson le 22 novembre 1965, je ne cherchais pas un KO rapide, éclatant. Non. Je voulais le punir. Je voulais lui faire regretter chaque mot, chaque insulte à mon nom sacré. Je l'ai frappé, je l'ai dominé avec une cruauté calculée, je l'ai tourmenté round après round, avec une malice presque artistique. Je lui ai dit, le souffle court entre chaque coup : « Dis mon nom ! Dis mon nom ! » Il ne voulait pas, s'accrochant à son orgueil blessé. Je l'ai maintenu debout, le frappant, le poussant dans les cordes, le laissant espérer un instant fugace de répit avant de le briser à nouveau. Au douzième round, l'arbitre, ému par la pitié, a arrêté le massacre. J'avais gagné, oui. Mais plus que ça, j'avais enseigné une leçon gravée au fer rouge dans sa chair et son esprit.

À vingt-trois ans, je n'étais pas seulement le meilleur boxeur du monde. J'étais un homme qui se tenait debout, inébranlable, qui défendait ses convictions les plus profondes, son nom, sa foi. J'étais Muhammad Ali, et le monde entier devait apprendre à me respecter, à s'incliner devant la force de ma conviction et l'éclat de

ma lumière. C'était l'année où j'ai gravé mon nom dans le marbre de l'histoire, non seulement par ma boxe inégalée, mais par mon courage, ma dignité, et cette âme indomptable qui ne reculait devant rien.

FIN

Merci d'avoir lu "Ali, Au-Delà du Ring"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)